

•EXCELSIOR•

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^e ou du 16 de chaque mois)
France.... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Élegances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Elysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Joffre chez Mangin avant la victoire de Douaumont



Le 22 mai dernier — ainsi qu'on s'en souvient — le général Mangin réussissait à réoccuper le fort de Douaumont, qui nous avait été enlevé le 25 février. Superbe attaque dont, à ce moment, nous ne pûmes conserver le fruit. L'autre jour, notre haut commandement, ayant jugé l'heure opportune, confia au même général Mangin le soin d'exécuter la magnifique opération qui vient d'arracher des cris d'admiration à la France et au monde. Peu d'instants avant l'affaire, le vainqueur d'hier reçut la visite du général Joffre — qui se retira certain d'une victoire dont il tint à être le témoin.

Est-ce la fin d'un monopole?

Ah! comme je voudrais que ce fût vrai!

Une lettre du Brésil, adressée au *Figaro*, nous apprend une bonne nouvelle : la fin d'un monopole allemand. Il s'agit du monopole des matières colorantes. Il appartenait d'autant plus incontestablement à l'Allemagne, que celle-ci, avant la guerre, exportait environ cent dix mille tonnes de colorants, sans concurrence possible de la part de nos usines de Creil et du Rhône... puisque le syndicat établi à Berlin les avait achetées!

Elles ont fait, depuis, retour à notre pays et fabriquent pour lui à qui mieux mieux ; mais quelques que soient leur diligence et celle de nos autres centres de production dans l'Isère, à Saint-Denis, dans l'Eure, à Villeneuve-Triage et jusqu'en Suisse, où l'industrie française possède quatre filiales, c'est à peine si nous atteignons le chiffre annuel de 2.000 tonnes !

Il n'y a peut-être pas d'industrie allemande qui ait pris en cinquante ans un développement plus considérable que l'industrie des colorants artificiels. Une armée de chimistes s'est mise à l'ouvrage et, de recherches en découvertes, est arrivée à fournir au monde entier tous les produits tinctoriaux dont il pouvait avoir besoin.

Les couleurs dites d'aniline, extraites des goudrons de houille, qui sont des sous-produits de la fabrication du gaz d'éclairage, ont révolutionné l'industrie de la teinture. De même que la synthèse de l'alizarine naturelle, réalisée par les Allemands Grabe et Libermann, a ruiné en France, dans sept départements, la culture de la garance, de même la fabrication de l'indigo synthétique, obtenue en Allemagne après vingt ans de lâtonnements, a réduit dans les Indes à 68.000 les 200.000 hectares que couvrait encore, en 1905, la culture de l'indigotier. Dans le même temps, en revanche, le chiffre d'exportation de l'indigo artificiel allemand s'élevait de 8 à 57 millions de marks !

On conçoit l'empressement de l'Angleterre à s'affranchir de la domination allemande. Une quinzaine d'usines y travaillent en ce moment et l'Amérique, d'autre part, se remue. Grâce à ses dix mille chimistes toutefois, l'Allemagne a pris une avance qu'on ne rattrapera pas du jour au lendemain. On ne forme pas un chimiste comme on forme un vannier. Nous devrions avoir soin de nos 3.000 chimistes comme de la prunelle de nos yeux.

Il faut s'attendre, la paix conclue, à ce que l'Allemagne défende à présent ses conquêtes industrielles. Son activité s'est ralentie, mais n'a pas cessé. Que transportait le *Deutschland* aux Etats-Unis ? Cent vingt-cinq tonnes de colorants. Il y en avait autant à bord du *Bremen*, qui, lui, a disparu corps et biens. C'est assez pour montrer l'importance que l'Allemagne attache au placement de ses produits chimiques.

Et voilà qu'ils seraient mis en péril par les essences tinctoriales abondantes dont le Brésil n'a pas jusqu'à présent retiré tous les avantages qu'elles peuvent lui procurer. Déjà, paraît-il, les fabriques brésiliennes de tissus, auxquelles l'Allemagne expédiait ses couleurs d'aniline, remplacent ces dernières par des extraits végétaux qui donnent au coton, à la laine, aux feutres, aux papiers peints, des teintures aussi solides que belles.

Ah ! que j'en suis heureux ! Ah ! que je voudrais que ce mouvement de réaction s'étende et nous rende les couleurs inaltérables qui gardent les images de vieillir ! Car c'est de ce point de vue égoïste que je considère l'information du *Figaro*.

On a bien voulu me dire que je n'étais pas étranger au réveil de l'imagerie populaire à l'occasion de la guerre. Depuis que j'ai jeté ce cri : « Qu'est-ce qu'ils attendent à Epinal ?... » un art charmant s'est ranimé, que l'on croyait mort et qui n'était qu'assoupi.

Je m'en aperçois mieux aujourd'hui en rassemblant, pour une exposition de jouets fabriqués par les mutilés de l'atelier Carnot, entre autres (exposition qui doit avoir lieu le mois prochain au Pavillon de Marsan), en rassemblant, dis-je, les plus curieux spécimens de l'imagerie à bon marché pendant la guerre.

Il faut croire que j'avais raison de prêter une éloquence persuasive à ces enluminures, puis que le gouvernement a fait exécuter par Hansi Benjamin Rabier et Baudry de Saunier les trois images d'Epinal destinées à la propagande de l'emprunt dans les écoles. J'ai eu, de mon côté, le bonheur d'offrir un délassement au crayon et au pinceau de quelques jeunes artistes qui ont acquis, ailleurs que dans un équipage de camouflage, des droits à un peu de repos. Bref, je n'aurai pas qu'à me féliciter de

mon initiative, si une déception n'était venue tempérer mon plaisir.

En parlant d'images d'Epinal, je n'avais d'yeux que pour celles du siècle dernier restées fraîches et piquantes en dépit du soleil, de l'humidité, des mouches, de toutes les injures du temps enfin, grâce à la lovaute de leur papier durable et de leurs couleurs sans reproche.

Hélas ! Il en faut rabattre... L'artiste a beau, maintenant, proscrire l'emploi des couleurs d'aniline ; comme on les lui impose malgré tout, il a l'ennui — que je partage — de voir, au bout d'un mois, quelquefois moins, se faner, déteindre à l'étagage, derrière les vitres, l'image qui pouvait, autrefois, y demeurer impunément des années ! J'en ai, dans mes cartons, la preuve.

On comprendra après cela mon allégresse, à la nouvelle que les honnêtes couleurs naturelles vont nous revenir. D'où qu'elles reviennent, du Brésil ou d'ailleurs, elles seront bien reçues.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

... C'est arrivé au camp des prisonniers allemands, à F..., très véritablement arrivé, je vous le jure, et l'histoire est à la fois si drôle et si caractéristique que je ne veux pas mourir avant de l'avoir répandue !

Done, dans ce camp de prisonniers, il y avait un Boche qui répondait au nom de Schiff. C'était un gros père qui parlait assez bien français, bien qu'avec un accent impossible à dissimuler.

Le climat de F... est agréable et tempéré, la nourriture y était certes beaucoup meilleure qu'en Boche, les locaux suffisamment confortables, et le travail aussi tempéré que le climat. Cependant, le gros Schiff passait son temps à gémir.

Il avait, le pauvre, la nostalgie de la ville où il avait passé les plus douces années de son existence.

— Ach ! disait-il à tout bout de champ, quand est-ce que che reverrai Chäffel !

Et, si l'on voulait bien l'écouter, c'étaient des récits à n'en plus finir :

— Quand che demeurais à Chäffel...

Il expliquait, avec des larmes dans la voix, que Chäffel est tout simplement le paradis sur la terre. A Chäffel, on boit du vin comme il n'y en a nulle part ailleurs : du rouge et du blanc. A Chäffel, on fait pour deux sous des promenades en bateau dans les paysages les plus enchantereux. A Chäffel, on mange, dans les « bâtisseries », des gâteaux qui eussent dégoutté Jupiter de l'ambroisie. A Chäffel, toutes les femmes sont jolies, tous les hommes sont polis.

Il n'avait pas l'air méchant, et les gradés français qui avaient la garde de sa peu précieuse personne le blaguaient avec indulgence sur son Chäffel.

— Mais, après tout, finit un jour par demander l'un de ces gradés, plus curieux de géographie que les autres, tu dis qu'on se promène en bateau, dans ton Chäffel : sur les bords de quelle rivière est-ce donc situé, ce patelin idéal ? Sur le Rhin, sur l'Elbe, sur l'Oder ?

— Sur l'Oder ! protesta le gros Schiff, scandalisé. Chamas de la fie ! C'est sur la Seine.

— Sur la Seine ?

C'était Javel qu'il voulait dire ; Javel, près de Paris, sur la rive gauche du fleuve qui arrose Lutèce. Il y tenait un petit bazar, avant la guerre, et il espère bien le retrouver, après la paix !

Et c'est le rêve également de beaucoup d'autres de ses compatriotes.

Pierre Mille.

Un temple de la Paix à Montmartre.

On a beaucoup parlé de la paix, mais ce sont toujours les Allemands ou les neutres...

Attendons-nous un de ces jours à ce que Guillaume II, pour célébrer cette paix à laquelle il aspire tant, propose l'édification, à Berlin, d'un temple olossal.

Guillaume ne ferait d'ailleurs que reprendre une idée de Napoléon I^e, qui songea très sérieusement faire éléver, sur les hauteurs de Montmartre, un temple où auraient eu lieu des cérémonies solennelles, et particulièrement la publication des traités de paix. Napoléon, qui voyait grand, méditait également la construction d'un château d'eau merveilleux, d'escaliers monumentaux, encadrés de vastes jardins...

Au bas de la Butte, qui serait devenue en quelque sorte la colline sacrée de la divinité nouvelle, se groupaient déjà, autour de la Chaussée d'Antin, les hôtels des dignitaires de l'Empire, qui avaient succédé aux petites maisons du dix-huitième siècle.

Les célébrités de la Comédie-Française, Talma, Miles George, Mars, Duchesnois, faisaient bâtir dans les parages de la rue de la Tour-des-Dames et de la rue de La Rochefoucauld.

Mais la campagne de Russie survint. L'empereur abandonna son projet de temple de la Paix.

Petite histoire de guerre, qui s'est passée dans les Balkans... environ 190 ans avant Jésus-Christ.

Les Romains attaquaient, en Epire, la ville étoienne, c'est-à-dire grecque, d'Ambracie. De leurs fossés, les Grecs virent se boursoufler le sol en un point des tranchées ennemis. Ils comprurent que les Romains creusaient une mine vers leurs défenses. Ils entreprirent une contre-mine. Et les ouvrages ayant fini par se rencontrer, une lutte souterraine s'engagea aussitôt. Elle ne se ralentit que par l'effet de barrières que dressèrent hâtivement les Grecs.

C'est alors que ceux-ci imaginèrent d'accabler les Romains par un jet de nuages asphyxiants. Ils aménèrent à l'entrée de la mine un tonneau rempli de duvet. Celui des deux fonds tourné vers les Romains avait été percé en écumeoire. Quelques longues piques le dépassaient, qui tenaient l'assaillant à distance. L'autre fond du tonneau, regardant les défenseurs, était percé d'un seul trou, auquel on adapta extérieurement un tuyau de fer. Les Grecs mirent le feu au duvet. Ils l'activèrent à travers le tuyau par un soufflet de forge. Et du fond percé en écumeoire s'échapperent vers les Romains les flots d'une acre fumée. Suffoqués par l'épouvantable odeur de la plume grillée, incapables de respirer, les Romains durent évacuer tout le boyau. Et Tite-Live, qui rapporte la chose en son livre 38, chapitre 8, avoue qu'un tel moyen de combat ne s'était encore jamais vu.

Il n'y a décidément rien de nouveau sous le soleil... et sous la terre.

MEDAILLON

Sucre

Je connais une petite ville dont les dix cafés sont pleins, dès le matin, avant huit heures.

Pourtant tous les hommes jeunes et valides du pays sont en train de battre l'Allemand ; et même, après leur départ, les cafés courent de mauvaises heures, car les femmes n'avaient alors aucune peine à retenir au logis les vêtres et les maris restés civils.

Mais, vient la crise du sucre.

Les épiciers de la petite ville qui naguère le vendaient par kilo n'en vendirent plus que par livre, puis par demi, par quart, puis granulé et enfin... plus du tout, pendant des semaines entières.

Du coup, ces hommes de l'arrière, qui tenaient si bien, commencèrent à flaneher devant leur tasse de café non sucré. Et quelqu'un ayant chi choté que, chez les débitants, ce même liquide était servi avec trois gros morceaux de sucre, posés sur la soucoupe, les hommes reapprirent le chemin des cafés.

Le soir, ils rapportaient à la maison, comme un trorhée, le morceau de sucre ou les deux qu'ils avaient pu prélever sur leur consommation, sans dommage pour elle. Devant cette abondance, les femmes suggérèrent que les débitants pourraient, peut-être, céder une petite part des provisions qu'ils paraissaient avoir en trop.

Pressentis, ces personnages déclarèrent qu'ils n'étaient pas marchands de sucre, mais de boissons, et que, chez eux, il y avait tout le monde, y compris les femmes et les enfants.

Et la première indignation passée, les épiciers continuant à ne pas vendre de sucre, il fallut bien se résigner. C'est pourquoi, dès avant huit heures, les écoliers vont au café boire leur lait chaud. Les mères y lassent en allant au marché pour avaler un chocolat. Après déjeuner, on s'y rend en famille pour le café. Les élégantes y prennent leur thé de cinq heures ; les agités y trouvent leur amoncille : on a même vu des nourrissons y conduire leur nourrice sèche.

Qu'il soit débitant ou épicer, le détenteur de sucre est roi. — H. DU TAILLIS.

Du Cri de Paris :

« Le jour même... » Dans une réserve automobile de transport, le commandant décide que les demandes à lui adressées par les militaires placés sous ses ordres devront lui être transmises le jour même, afin de mettre fin aux retards systématiques apportés par les échelons intermédiaires dans la transmission.

« Au rapport du groupement M... — qui connaît ces jours derniers une renommée éphémère pour d'autres motifs — cet ordre est ainsi interprété, dans la décision lue à la troupe :

« Toutes les demandes adressées par des militaires du groupement au commandant de la réserve seront post-décalées de deux jours. »

Le Veilleur.

zouaves, de tirailleurs et de coloniaux, parmi lesquels le régiment colonial du Maroc qui a reçu récemment la fourragère pour sa belle conduite à Dixmude et à Fleury; au régiment colonial devait revenir l'honneur d'attaquer Douaumont. Puis venait la division du général Passaga, où se rencontrent des contingents de presque toutes les régions de France, du Nord, de la Franche-Comté, du Plateau Central, de la Savoie et du Midi. Ensuite, la division du général de Lardemelle, composée de troupes de ligne et de chasseurs à pied recrutés dans la Franche-Comté et la Savoie. Un bataillon de Sénégalais prenait également part à l'attaque.

Le 23 octobre, les troupes étaient en place. La date et l'heure étaient fixées au 24 octobre à 11 heures 40.

L'action devait se faire en deux phases. D'un premier élan, les troupes devaient atteindre les carrières d'Haudromont, la pente nord du ravin de la Dame, un retranchement au nord de la ferme de Thiaumont, la batterie de la Fausse-Côte, le ravin de Bazile. Puis dans une seconde phase, après un arrêt d'une heure pour consolider la première conquête, le groupement devait pousser jusqu'à la croupe au nord du ravin de la Couleuvre, village de Douaumont, fort de Douaumont, pentes nord et est du ravin de la Fausse-Côte, digue et étang de Vaux et, à l'est, batterie de Damiloup.

Le 24 octobre au matin, le temps changeait, et un épais brouillard reconvrait les vallonnements de la Meuse et la série des crêtes. Estimant la préparation suffisante, le commandement ne modifia pas ses ordres. A 11 h. 40, l'attaque fut déclenchée.

L'assaut vic'orieux

Dans cette brume, tandis que l'artillerie allongeait son tir, l'observation devenait difficile, soit des observatoires, soit des avions. Cependant, quelques avions sortirent et, maîtres de l'air, descendirent très bas pour suivre les opérations. Les fils téléphoniques étaient à chaque instant rompus, mais les liaisons par courreurs, pigeons, postes optiques et acoustiques suivant le cas, fonctionnaient à merveille, permettant de suivre les différentes phases de la bataille. On apprenait que le premier objectif avait été atteint au prix de pertes insignifiantes, que les prisonniers allemands affluaient, que l'on s'organisait sur le terrain, que l'on repartirait pour atteindre le second objectif.

Vers 14 h. 30, le brouillard se dissipait sous l'action du vent. Et, entre les nuages déchirés, puis dans l'horizon éclairci, les observateurs purent voir ce spectacle magique : nos soldats se profilant en ombres chinoises sur la crête de Douaumont, approchant d'abord de chaque côté, arrivant sur le fort, s'y établissant. A la jumelle, on pouvait les suivre dans leurs allées et venues; puis, sortant du fort, des colonnes de prisonniers.

L'ennemi ne commença à bombarder notre conquête que vers 16 heures; il lui fallut ce temps pour se rendre compte de ce qu'il avait perdu, tant il imaginait peu vraisemblable un tel succès.

En même temps, les escadrilles d'avions prenaient leur vol et fixaient exactement le commandement sur notre progression. De partout, les nouvelles de victoire affluaient. Le 11^e régiment, chargé de prendre les carrières d'Haudromont, dépassait son objectif qui était la tranchée Balfourier. De même que la division Guyot de Salins avait enlevé Thiaumont et Douaumont, la division Passaga enlevait le bois de la Caillette, s'avancant sur les pentes nord du ravin de la Fausse-Côte. La division Lardemelle rencontrait une résistance très énergique au ravin des Fontaines et au bois Fumin; le dépôt à droite de la route du fort de Vaux résista longtemps avant d'être pris. On était maître de la digue qui commande l'entrée du ravin des Fontaines du côté du village de Vaux. Enfin, les Savoyards du 30^e régiment d'infanterie enlevaient au pas de charge la batterie de Damiloup.

En quelques heures, la victoire était complète. Elle nous valait, outre un matériel qui n'a pas encore été inventorié, plus de 4.500 prisonniers, dont 130 officiers. Leur interminable défilé à travers Verdun, avec cette compagnie d'officiers en tête, était comme la revanche ironique des journées de fin février. Ces hommes, la plupart très jeunes ou très âgés, paraissaient accepter leur sort sans aucun déplaisir.

C'est le bataillon Nicolai, du régiment colonial du Maroc, qui a eu la gloire de s'emparer du fort de Douaumont.

Au matin du 25, le fort était purgé de tout ennemi, et livrait aux vainqueurs un butin considérable en armes, munitions, engins d'artillerie et du génie. Une des tourelles de 155 était absolument intacte et avait résisté à tous les bombardements, affirmant le bon travail de notre génie qui l'avait construite.

Nos pertes pour la journée du 24 et pour toute l'étendue des opérations n'ont pas atteint la moitié du nombre des prisonniers faits par nous.

L'activité allemande dans la Baltique

LONDRES, 26 octobre. — On mandate de Karlskrona (Suède) que des forces importantes allemandes, comprenant de nombreux chalutiers armés, accompagnés de grands navires de guerre, ont été aperçus ces jours derniers passant en formation tantôt serrée, tantôt épargnée.

Tout trafic est suspendu entre Oeregrund (Suède) et la Finlande.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jend. 26 Octobre (816^e jour de la guerre)

15 HEURES.

SUR LE FRONT DE VERDUN, la situation reste sans changement. L'ennemi n'a tenté aucune réaction pendant la nuit et s'est borné à bombarder violemment les SECTEURS DE VAUX ET DE DOUAUMONT.

Partout ailleurs, nuit calme.

LA GUERRE AERIENNE

Un avion allemand a été abattu à proximité de nos lignes dans la région de Vauquois par le tir de nos auto-canons.

Un de nos pilotes a attaqué à la mitrailleuse, à 100 mètres du sol, une colonne d'artillerie sur la route de Conflans à Etain et a jeté le désarroi parmi les conducteurs, qui se sont enfuis en abandonnant leurs attelages.

23 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, une tentative d'attaque ennemie sur la FERME DU BOIS LABEE (Sud de Bouchavesnes) a été aisément repoussée.

La lutte d'artillerie continue très vive DANS LA REGION DE SAILLY-SAILLISEL, ainsi qu'AU SUD DE LA SOMME, DANS LE SECTEUR VERMANDO-VILLERS-CHAULNES.

SUR LE FRONT DE VERDUN, la journée a été marquée par de violentes réactions de l'ennemi. A quatre reprises différentes les Allemands ont attaqué les positions que nous leur avons enlevées DANS LA REGION DE DOUAUMONT. A huit heures trente et à quatorze heures trente, deux attaques dirigées sur le fort et sur notre front à l'Est ont été brisées par nos tirs d'artillerie et d'infanterie, malgré le bombardement intense dont elles ont été précédées et accompagnées. Vers quinze heures trente, une troisième attaque très puissante a débouché des bois d'Hardaumont. Prises sous le feu de nos batteries et de nos mitrailleuses, les quatre vagues d'assaut dont elle était composée ont été refoulées en désordre en subissant des pertes importantes. Quelques éléments isolés, qui s'étaient approchés de notre première ligne, ont été faits prisonniers. Enfin, une quatrième tentative sur nos râches AU SUD DU BOIS DU CHAUFFOUR a aussi également un complet échec.

Notre front a été intégralement maintenu.

Le nombre total des prisonniers décomptés jusqu'à présent dépasse cinq mille. Il convient d'y ajouter plusieurs centaines de blessés recueillis dans nos ambulances.

Partout ailleurs, journée calme.

Les communiqués britanniques

10 HEURES 30.

L'ennemi a violemment bombardé, au cours de la nuit, toute l'étendue du front ENTRE EAUCOURT-L'ABBAYE ET LESBŒUFS, ainsi que LA REGION DES REDOUTES STUFF ET ZOLLERN.

Des coups de main ont été exécutés avec succès contre les tranchées allemandes VERS MONCHY et AU NORD-EST D'ARRAS. Les dégâts matériels sont importants. Nous avons fait un certain nombre de prisonniers.

21 HEURES 20.

Ce matin, à la suite d'un bombardement, l'ennemi a dirigé une attaque contre LA TRANCHE STUFF, qui s'étend vers le Nord à partir de la redoute du même nom. Cette attaque a été repoussée avec de fortes pertes, grâce au tir efficace de notre artillerie. Quarante et un prisonniers sont restés entre nos mains.

Au cours de la journée, l'artillerie allemande a été très active sur notre front AU SUD DE L'ANCRE, ainsi que VERS LOOS ET FOUCHEVILLERS.

Malgré le mauvais temps, l'aviation a soutenu hier avec succès l'action de l'artillerie et jeté des bombes sur les cantonnements et dépôts ennemis. Trois de nos appareils ne sont pas rentrés.

Communiqué belge

L'artillerie de tranchées belge a entrepris et poursuivi, malgré la réaction de l'artillerie lourde allemande, des tirs de destruction sur les travaux allemands vers la borne 16 de l'Yser.

Communiqué de l'emprunt

Aux souscriptions individuelles qui progressent toujours régulièrement avec un bel élan patriotique, s'ajoutent maintenant les souscriptions des écoles, des ouvriers et des grandes associations professionnelles.

Afin de faciliter les versements, les guichets du Trésor et des bureaux de poste seront ouverts le dimanche 29 octobre, jour de la clôture de l'Emprunt, de 9 heures du matin à 4 heures de l'après-midi.

La plupart des intermédiaires qui reçoivent les souscriptions tiendront également leurs guichets ouverts.

M. de Kœrber est désigné pour succéder au comte Sturgkh

L'Autriche aura un premier ministre pangermaniste choisi et imposé par l'Allemagne.

Ce n'est pas le prince de Hohenlohe qui prendra la place, encore toute chaude et toute sanglante, du comte Sturgkh. Au dernier moment, des objections venues du côté hongrois l'ont fait écarter. Car l'Autriche a perdu son indépendance et son libre arbitre. Prise entre l'armée allemande et l'écorce hongroise, elle n'a qu'à se soumettre aux exigences d'associés qui sont devenus ses maîtres.

Le comte Sturgkh semblait encore trop peu souple et trop « Autrichien » aux yeux des hommes de Berlin comme aux yeux des hommes de Budapest. Budapest et Berlin se sont donc empressés de lui désigner un successeur à leur goût. La Prusse et la Hongrie ont trouvé dans la personne du Dr de Kœrber, ou, à son défaut, de M. Beck, le premier ministre qui suivra leurs impulsions, qui fera leurs quatre volontés en Autriche et qui abaissera les Habsbourg devant les Hohenzollern. Ce n'est plus l'empereur François-Joseph qui choisit ses ministres : c'est Guillaume II et le comte Tisza, devenu le vrai roi non couronné de Hongrie. Les hésitations que marque M. de Kœrber au moment d'accepter la présidence du Conseil semblent d'ailleurs venir de sa crainte de ne pas être entièrement d'accord avec le terrible Tisza.

Tous les antécédents de la carrière bureaucratique et ministérielle de M. de Kœrber ne l'ont pas fait connaître seulement comme Allemand de sentiments et d'idées par rapport aux affaires autrichiennes et aux problèmes de nationalités qui se posent dans l'empire. Par la rigueur, l'intolérance, les persécutions mêmes qu'il a eu l'occasion d'exercer, dans les divers postes qu'il a occupés, contre les Tchèques ou contre les Serbes de Bosnie, il offre toutes les garanties que peut désirer la haine qui anime les Hongrois contre l'élément slave. Mais ce n'est pas tout : M. de Kœrber est encore un pangermaniste convaincu, un connaisseur et un admirateur de l'Allemagne : le correspondant viennois de la *Gazette de Voss* vient de lui décerner, au milieu des éloges les plus louables, ces titres, qui seraient bien compromettants si l'Autriche était encore un Etat maître de ses destinées. En février 1915, c'était déjà, à l'instigation de l'Allemagne et, croit-on, à la suite d'une pression personnelle exercée par Guillaume II, que M. de Kœrber avait été nommé ministre des Finances en remplacement de M. de Bilinski. Il n'y a pas de doute que les mêmes influences se soient encore exercées en sa faveur cette fois-ci.

M. de Kœrber sera, à Vienne, le chargé d'affaires du gouvernement allemand. Il n'aura pas à forcer sa nature pour travailler dans le sens de la politique allemande, puisqu'elle correspond à ses idées, à ses goûts et même à son admiration. On peut donc considérer le nouveau président du Conseil autrichien comme devant être l'ouvrier de la fusion définitive de l'Autriche et de l'Allemagne, et, par conséquent, de la sujétion autrichienne.

Deux questions vont d'ailleurs se poser très vite au premier ministre autrichien, quel qu'il soit, et permettront de le voir à l'œuvre : c'est la question polonaise d'abord, qui n'a pas encore reçu la solution attendue, peut-être en raison des résistances que Vienne opposait aux exigences de Berlin. Il s'agira aussi de savoir si le baron Burian gardera son poste ou si le comte Andrassy, autre *persona grata* de l'Allemagne, s'emparera des Affaires étrangères de la double monarchie.

Jacques Bainville.



DERNIÈRE HEURE

Vers Monastir

Tandis que les Serbes bousculent les Germano-Bulgares, nous progressons à l'ouest du lac Presba.

(OFFICIEL)

Au nord des monts Starkov-Grob, les troupes serbes ont bousculé les forces germano-bulgares et se sont emparées d'une hauteur fortifiée au confluent de la Gerna et de la Stroznitza. 180 prisonniers sont restés entre les mains de nos alliés.

Au sud-ouest du lac Presba, notre cavalerie, appuyée par des éléments d'infanterie, a occupé dans la journée du 24 octobre les ponts de Zvezda ainsi que les villages de Golobrda et de Laisitza.

Sur le reste du front, la brume a gêné les opérations.

(COMMUNIQUÉ SERBE)

Le 24 octobre, nos troupes ont exécuté quelques attaques réussies.

Bombardement efficace de la ligne Salonique-Constantinople

LONDRES, 26 octobre. — L'Amirauté publie le communiqué suivant :

Nos aéroplanes navals ont effectué un raid sur les gares de Buk et de Drama, sur la ligne de Salonique à Constantinople, les 23 et 24 courant.

Des dégâts considérables ont été infligés au matériel roulant.

Un de nos appareils n'est pas rentré.

Le communiqué italien

ROME, 26 octobre. — Commandement suprême : Au cours de la journée d'hier, actions d'artillerie dans la zone de Lagazuoi (val Travenanzes, Boite), à l'est de Gorizia et sur le Carso.

Dans l'après-midi, le feu de l'ennemi augmente d'intensité contre nos lignes à l'est de Gorizia, mais l'adversaire n'a prononcé aucune attaque.

Plusieurs obus sont tombés sur la ville, faisant quelques victimes.

LA CONVENTION GERMANO-SUISSE

L'Allemagne fournira fer et charbon aux Suisses qui travaillent pour elle

FRIBOURG, 25 octobre. — On mandate de Berne à la Liberté de Fribourg :

Dans les milieux industriels, on s'inquiète des intentions de l'Allemagne quant à la livraison du fer à la Suisse. Les fournisseurs allemands entendent surtout approvisionner largement de fer les fabriques de Suisse qui s'engagent à fournir à l'Allemagne du matériel de guerre.

Ce serait au préjudice de l'industrie suisse d'exportation qui serait forcée de changer son genre de fabrication.

Toute l'activité de l'industrie suisse serait absorbée au profit des Etats belligérants, soit en Allemagne, soit en France. La Suisse perdrait ses débouchés dans les pays neutres ; l'Allemagne obtiendrait des avantages exagérés ; en outre des compensations qu'elle s'est assurées, elle absorberait les produits manufacturés avec le fer fourni en occupant à elle seule l'industrie suisse et elle serait débarrassée d'une concurrence.

Explosion d'une grenade

Plusieurs victimes

Hier soir, à 7 h. 30, à Clamart, au numéro 2 de la rue de Chevreuse, le soldat Louis Sonnet, de la 23^e compagnie du 33^e de ligne, en manipulant une grenade qu'il avait apportée du front en venant en permission, a provoqué une explosion dans la salle à manger de l'appartement de M. Padé.

Le soldat a été tué sur le coup ; il avait eu l'artère carotide tranchée.

Onc été blessé : Mme Adèle Padé née Barranger, âgée de vingt-sept ans, épicière, demeurant 8, rue de Chevreuse : blessure au coude, fracture des os de l'avant-bras. Mme Adèle Barranger, âgée de vingt-quatre ans, ménagère : plaie à la bouche et à la joue (toutes deux ont été transportées à l'hôpital Necker, ainsi que le petit Maurice Padé, âgé de trois ans, blessé au cou et aux yeux) ; Mme Adèle Barranger, âgée de soixante-deux ans : plaie superficielle au front, soignée à domicile ; Fernande Cervin, âgée de dix ans, demeurant rue de Sèvres, n° 1, contusions au visage, soignée à domicile. Le corps du soldat a été transporté à son domicile en attendant le permis d'inhumer.

Dans l'appartement tous les meubles ont été brûlés, les murs et le plafond criblés d'éclats.

Le commissaire de police procède à une enquête.

La situation de la Roumanie

"Ne soyons pas indûment pessimistes", dit M. Asquith.

LONDRES, 26 octobre. — A la Chambre des Communes, M. Carson a demandé à M. Asquith s'il est à même de faire une déclaration sur la situation de la Roumanie.

Le premier ministre a répondu en ces termes :

« Je ne crois pas qu'il soit possible ni très prudent de dire autre chose, pour le moment, sinon que la situation est considérée comme la plus anxiante, non seulement par la Grande-Bretagne, mais par tous les Alliés qui ont pris depuis de nombreuses semaines, et prennent encore maintenant, toutes les mesures possibles pour aider nos vaillants camarades roumains dans la lutte magnifique qu'ils soutiennent actuellement. (Applaudissements.)

Ne soyons pas indûment pessimistes. Des mesures sont concertées entre la France et la Russie, la Grande-Bretagne et l'Italie, pour que chacun de nous fasse tout ce qui est en son pouvoir pour fournir une assistance à la Roumanie qui combat pour son indépendance. » (Applaudissements.)

Le communiqué roumain

BUCAREST, 26 octobre. — A l'ouest de Tulghes, actions d'artillerie.

Au sud de Bicaz, les Roumains ont enlevé le mont Kerekharas.

Dans la vallée du Trotus, situation inchangée.

Dans la vallée d'Uzul, l'ennemi a été repoussé à l'ouest de la colline de Masoli.

Dans la vallée d'Oituz, l'action se poursuit ; au-delà de la frontière, les Roumains ont fait prisonniers un officier et cent trente-sept hommes.

A la suite de violents combats, qui se sont livrés sur la frontière ouest de la Moldavie, l'ennemi a été partout repoussé en Transylvanie, et n'occupe plus maintenant qu'une faible partie du territoire entre la Sultza et le Trotus et une petite partie de la vallée de l'Ozul ; les pertes de l'ennemi ont été lourdes.

Dans la vallée de Buzeu, à Tablabutza, Bratocea, Predelus, rien de nouveau.

L'action continue au sud de Predeal où les attaques ennemis ont été repoussées.

Dans la région de Dragoslavelo, de violentes attaques ennemis ont été repoussées.

Dans la vallée de l'Olt, situation sans changement.

Dans la vallée du Jiul, l'ennemi a progressé dans la région ouest. Le général Dragama, commandant l'armée qui opère dans cette région, a été blessé.

A Orsova, duel d'artillerie.

L'aide russe à la Roumanie

ROME, 26 octobre. — Les milieux militaires russes attribuent une grande importance à la nouvelle offensive russe dans les Carpates, où les troupes du tsar ont réussi à conquérir d'importantes positions sur la frontière hongroise, et menacent le côté oriental de la Transylvanie. Ils soulignent également ce fait que l'envoi de renforts russes considérables aux troupes roumaines contribuera à rendre vainqueur toute tentative de l'Allemagne pour écraser la Roumanie.

La Russie a concentré ses meilleures forces en Bucovine et en Roumanie et elle est prête à affronter les troupes de l'archiduc Charles et de Mackensen. (Information.)

Un succès russe en Perse

PÉTROGRAD, 26 octobre. — Communiqué du grand état-major.

Dans la direction de Zlochov, dans la région de Zvigen, l'ennemi a lancé, avec des forces restreintes, une attaque qui a été bientôt repoussée.

Dans la région boisée des Carpates, à huit verstes au nord-ouest du mont Kapoul, deux compagnies ennemis sont montées à l'assaut des hauteurs, mais leur tentative a échoué.

FRONT DU CAUCASE. — En Perse, après un combat acharné, nos détachements ont occupé Bidjar, au nord-ouest d'Hamadan ; nous avons fait de nombreux prisonniers et nous nous sommes emparés de deux canons.

FRONT ROUMAIN. — Dans la région nord-est des troupes roumaines ont arrêté la poussée que tentait d'exercer l'ennemi, supérieur en nombre.

DANS LA DOBROUDJA. — La pression germano-bulgare semble avoir perdu de sa vigueur

La guerre sous-marine à outrance !

L'Allemagne va mobiliser toutes ses forces de piraterie.

LONDRES, 26 octobre. — Le correspondant du Morning Post à Washington télégraphie :

« J'ai appris, d'une source officielle que je ne puis nommer, que les autorités de Washington prévoient une campagne de sous-marins allemands plus étendue et plus brutale que jamais.

À Washington, on sait que les constructions navales allemandes se concentrent sur les sous-marins presque entièrement ; on ignore le chiffre exact de ces engins construits ou en construction, mais les rapports reçus à ce sujet indiquent que dès le printemps prochain l'Allemagne aura remplacé tous les sous-marins qu'elle a perdus au cours de ces deux dernières années et en aura ajouté de nouveaux, de sorte qu'elle sera plus forte en sous-marins qu'elle ne l'était au début de la guerre.

À Washington, on s'attend à ce que ces nouvelles unités sortent dans l'Atlantique occidental et coulent les navires neutres et alliés près des côtes des Etats-Unis. »

Nouveaux navires coulés

LONDRES, 26 octobre. — Les vapeurs Sidmouth (anglais), Garibaldi, Ronsfjeld et Anna Gurine, (norvégiens), ont été coulés.

Les barques Antoinette (suédoise) et Randi (norvégienne) ont été incendiées ; les bricks Henriette (suédois) et Theodor (norvégien) ont eu le même sort.

La Norvège, pays neutre, a perdu 10 0/0 de sa flotte marchande

LONDRES, 26 octobre. — Une information de l'agence Reuter dit qu'on a raison de croire que le paquebot-courrier norvégien, allant de Bergen à Newcastle, qui a été arrêté par les Allemands et conduit dans un port allemand, ne portait aucun contrebande de guerre. C'est d'ailleurs loin d'être la première fois que de tels bâtiments ont été arrêtés et examinés par des navires de guerre ennemis, mais jusqu'ici ils avaient toujours pu suivre leur chemin.

Les milieux norvégiens font remarquer que la situation devient de plus en plus sérieuse. On y fait observer que la Norvège qui, en temps de paix, occupait le troisième rang au point de vue du trafic maritime, a maintenant perdu 10 0/0 de sa marine marchande.

L'attitude des Etats-Unis

LONDRES, 26 octobre. — À la Chambre des lords, l'attitude des Etats-Unis pendant les opérations des sous-marins allemands au large de la côte américaine est l'objet de vives critiques de la part de lord Sydenham, qui déclare que la convention internationale arrachée par M. Wilson à l'Allemagne a été violée, sous ses propres yeux, sans protestation aucune.

« Que doivent penser les petites nations neutres de leur puissant représentant ? » dit lord Sydenham, qui affirme que la présence de bâtiments de guerre américains n'a pas empêché les Allemands de porter un défi à ce que le président qualifie « les droits sacrés de l'humanité ».

Lord Beresford exprime l'opinion que l'Allemagne espérait entraîner les Etats-Unis dans le conflit par ses agissements et en faire ses alliés au moment des négociations de paix. Lord Beresford demande qu'on prenne acte de cette attitude, qui lui semble sortir quelque peu des limites de la neutralité.

Le vicomte Grey répond : « Une enquête est actuellement conduite sur les circonstances qui ont accompagné la destruction des bâtiments anglais.

« Nous la publierons lorsqu'elle sera terminée ; mais, en tous cas, les engagements pris par l'Allemagne envers l'Amérique sur la guerre sous-marine ne nous intéressent pas directement. C'est affaire aux Etats-Unis de faire respecter les promesses à eux faites par l'Allemagne, et aucune discussion entre nous sur ce sujet ne peut servir les intérêts de notre marine marchande. »

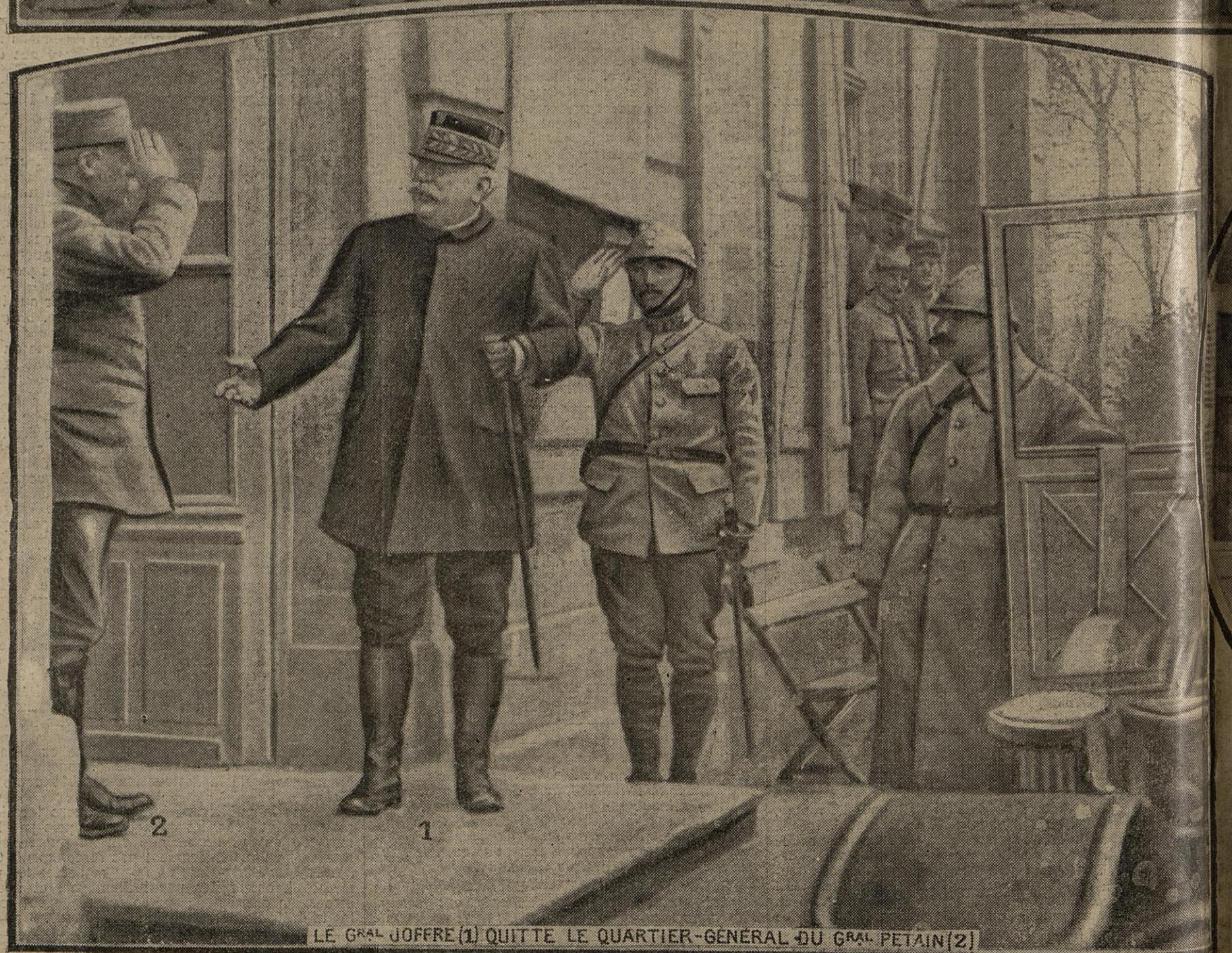
NOUVELLES ET DEPÉCHES

Hier, dans le Kent, une explosion s'est produite dans une usine de munitions. Il y a deux morts et dix personnes grièvement brûlées.

L'usine a subi quelques dégâts.

A VERDUN. — Photographies prises quelques heures avant l'offensive qui nous rendit Douaumont

LE GRAL JOFFRE (1) ET LE GRAL NIVELLE (2) S'RENDENT SUR LE TERRAIN DE L'ACTION



LE GRAL JOFFRE (1) QUITTE LE QUARTIER-GENERAL DU GRAL PETAIN (2)

Les plans de l'offensive foudroyante qui vient de permettre à nos irrésistibles soldats de la Meuse de reprendre en sept heures ce que les Allemands nous avaient arraché, bribe à bribe, en cinq mois, ont été concus par les généraux Nivelle, commandant la 2^e armée; Mangin, à qui fut confiée la conduite de l'attaque, et Pétain, chef du groupe des armées du Centre. Un conseil fut tenu,

LE GENERALISSIME (1), LE GRAL NIVELLE (2) ET LE GRAL PETAIN (3) DANS LA GRANDE RUE D'UN VILLAGE PRES DE VERDUN

auquel assista le généralissime, qui devait fixer les dernières mesures à prendre et donner le signal de l'action. En rendant un hommage au *cran superbe* de nos défenseurs, mêlons à ce sentiment de reconnaissance le témoignage de notre admiration pour les chefs dont la science, une fois de plus, a su réaliser, avec le minimum de pertes, un magnifique succès.

Les dommages de guerre

C'est, décidément, une discussion en petite vitesse. Après cinq heures de débat, un nouveau chapitre, un seul, était voté hier soir à 8 heures : l'article 10 dont le texte est le suivant :

Les dommages causés aux autres meubles ayant une utilité industrielle, commerciale, agricole, professionnelle ou domestique seront réparés dans la mesure de la perte subie évaluée au prix de la réquisition au jour du dommage ou à défaut par le cours antérieur le plus récent et, s'il n'en existe pas, par l'estimation directe. Au cas où le jour du dommage ne pourrait être exactement déterminé, l'évaluation sera faite d'après le cours et le prix moyen de l'année du dommage.

Toutefois, les dommages causés aux meubles meublants, linge et effets personnels seront réparés, jusqu'à concurrence d'une somme de cinq mille francs si l'attributaire est célibataire, de 10.000 francs s'il est marié, augmentée de 2.000 francs par enfant ou par personne vivant habituellement au foyer de l'attributaire, dans les conditions permettant la remise en état de la chose endommagée ou le remplacement de la chose perdue.

Les meubles qui n'ont pas une utilité industrielle, commerciale, agricole, professionnelle ou domestique, seront réparés dans la mesure de la moitié de la perte subie.

Le premier paragraphe de cet article est constitué par le texte de la commission, complété par une addition de M. Defossé; le deuxième, par un amendement de M. Noël, député de Verdun; le troisième est encore le texte de la commission.

Divers autres amendements furent rejetés au cours d'une discussion animée à laquelle prirent part notamment MM. Ernest Lafont, Puech, Desplas, rapporteur, Klotz, président de la commission, Groussau, Louis Marin, Ceccaldi, Lefebvre du Prey et Ribot, ministre des Finances. Le troisième paragraphe fournit à M. Pierre Forgeot, député de la Marne, qui en demandait la suppression, l'occasion d'un remarquable discours auquel répondit, avec non moins d'éclat, M. René Viviani, garde des sceaux.

Aujourd'hui suite des interpellations sur l'utilisation des effectifs.

Léopold Blond.

AU SÉNAT

La taxation des beurres et fromages

La question de la taxation des beurres, des fromages et des tourteaux alimentaires est revenue hier devant le Sénat.

Votée une première fois par la Chambre dans un projet d'ensemble, cette taxation avait été repoussée par la Haute-Assemblée. Pour ne pas retarder l'application des mesures acceptées par cette dernière, le gouvernement en fit alors l'objet d'un projet spécial qu'il fit adopter au Palais-Bourbon le 20 avril dernier. C'est ce texte qui venait hier au Luxembourg.

Très nettement, M. Maurice Colin, rapporteur, demanda à l'assemblée de maintenir son premier vote, alléguant que l'argument donné il y a six mois — et suivant lequel l'autorisation de taxer le lait devait entraîner logiquement la taxation des beurres et des fromages, ses dérivés — ne devait pas davantage la convaincre aujourd'hui.

M. Maurice Colin ne cache point qu'il ne croyait pas à la spéculation sur ces produits, exposant également qu'il serait aussi difficile de taxer les beurres et les fromages suivant leur qualité que d'établir une taxe unique et rappelant qu'après un essai de taxation officieuse à Paris la Préfecture de police avait dû renoncer à cette mesure.

Au nom de la minorité de la commission, M. Ranson, sénateur de la Seine, invita ses collègues à voter le projet pour éviter que des bénéfices scandaleux soient réalisés par certains intermédiaires. Il montra le beurre ayant subi, de février 1914 à février 1916, une hausse de 40 à 100 %, sans que le prix du lait ait augmenté dans les mêmes proportions.

On continuera prochainement.

La donation Rodin

Hier, à l'ouverture de la séance du Sénat, M. Eugène Lintilhac a déposé deux rapports : l'un concluant à l'adoption du projet de loi autorisant l'Etat à accepter la donation Rodin et ratifiant la convention passée à cet effet, l'autre relatif à l'ouverture d'un crédit pour l'installation du musée Rodin.

Dans le premier de ces rapports, le sénateur du Cantal met en relief, par un commentaire des plus intéressants, la personnalité de Rodin. Après avoir constaté que, dans le musée Rodin, on a devant soi « le spectacle d'une évolution à la fois réfléchie et hardie », non « d'une révolution tapageuse », il passe en revue les créations du maître et suit d'œuvre en œuvre son effort.

TRIBUNAUX

Les cambrioleurs de M. Malvy en Cour d'assises

Marcel Gillard et Charles Paulet, âgés de dix-huit et dix-neuf ans, se présentent des « humanitaires », parce qu'ils ne cambriolèrent que des gens riches et qu'ils se montrèrent généreux envers les déshérités. Ils n'en sont pas moins défrérés à la cour d'assises pour y répondre de toute une série de cambriolages importants — une trentaine — accomplis avec une rare audace, tant à Paris que dans la banlieue.

L'acte d'accusation représente Gillard et Paulet comme appartenant à des familles honorables.

Liés d'amitié depuis l'école, l'un est employé de banque, l'autre électricien.

La lecture de certains romans policiers, trop en vogue parmi la jeunesse, leur donna le goût, non pas du travail, ni celui de devenir l'un des défenseurs de la propriété, mais au contraire celui des aventures ténébreuses.

Après avoir étudié les meilleurs moyens employés par ceux dont ils désiraient surpasser les exploits, ils se préparent un outillage des plus perfectionnés, basé sur les plus récentes données scientifiques. Puis ils se mirent en campagne. Pour échapper aux investigations du service anthropométrique, les jeunes malfaiteurs n'opéraient que les mains gantées. C'est ainsi qu'au mois d'août 1914 ils vinrent cambrioler l'appartement de M. Malvy, ministre de l'Intérieur, 23, avenue de l'Observatoire. La cuisinière, Mme Cassot, chargée de la surveillance de l'appartement — le ministre et Mme Malvy se trouvaient à Bordeaux — ne constata le vol que le 4 septembre. Les armoires avaient été fracturées, des bijoux, de l'argenterie et différents objets d'art avaient été dérobés. Une liasse de titres d'une valeur de 2.700 francs, qui se trouvait dans le secrétaire de M. Malvy, avait également disparu. Ces titres appartenaient à la femme de chambre de M. Malvy. Quelques mois plus tard, les malfaiteurs firent déposer au domicile du ministre des cuillers, des fourchettes, des couleuvres et une tasse en argent. On se demanda quelles furent les mobiles qui les poussèrent à cette résolution.

Parmi les autres victimes de Gillard et Paulet figurent : le général de La Brunetière, 5, avenue de l'Alma, M. de Marsac, 40, boulevard Montparnasse ; le banquier Brechemier, 95, avenue d'Orléans ; M. Masson, chef d'orchestre au théâtre de la Gaîté, etc.

En dépit de leur très grande maîtrise, les malfaiteurs furent arrêtés ainsi que leurs complices, les femmes Piogé, Lemaire-Paulet et Provins Paulet, qui écoulaient le butin.

Les débats nécessiteront trois audiences, 93 témoins sont à entendre et le jury aura à répondre à 514 questions.

L'affaire Drecoll-Leclère

Le tribunal des référés a rendu, hier, son ordonnance rejettant les conclusions déposées par M. Jacques Bonzon, au nom de Mme Leclère, contre la maison Drecoll, représentée par M. de Waguc.

« Attendu, déclare le tribunal, qu'après enquête faite par le parquet, il a été reconnu que la maison Drecoll était bien une maison anglaise, que s'il est vrai que cette société renferme des intérêts austro-allemands, un séquestre a été nommé... »

« Qu'en conséquence il n'y a pas lieu à référé. »

LE BATONNIER THEODOR A PARIS

Le bâtonnier Theodor, du barreau de Bruxelles, est arrivé hier matin à Paris, à sept heures trente. Il a été reçu par M. Henri-Robert, entouré des membres du Conseil de l'ordre des avocats.

Le bâtonnier belge, après une longue captivité en Allemagne et un séjour de repos en Suisse,



M. HENRI-ROBERT (à droite) et M. THEODOR

porte vaillamment son âge et parle philosophiquement de ses tribulations.

Il assistera demain, aux côtés du président de la République et du bâtonnier Henri-Robert, à la cérémonie qui aura lieu au Palais de Justice en l'honneur des avocats du barreau de Paris morts pour la patrie.

N'ouvrez pas vos veines, tout découle de ce qui y coule

Il n'est point besoin pour vous rendre compte de la qualité de votre sang de vous ouvrir les veines. A l'occasion d'une coupure, d'un saignement de nez et chez les femmes d'une façon toute normale, on peut se rendre compte si le sang est d'une belle couleur rouge ou s'il est pâle, à peine teinté et plus semblable à de l'eau qu'à du sang. Comme tout dans l'état de santé découle de ce qui coule dans vos veines, si votre sang n'est pas rouge, riche, pur, abondant, il est grand temps pour vous de prendre les Pilules Pink qui donnent du sang avec chaque pilule. C'est le moyen le plus sûr, le plus pratique, le plus économique aussi de guérir votre état d'anémie et de retrouver la santé. C'est le moyen qui a été employé par la personne dont nous citons aujourd'hui le cas et vous allez vous rendre compte par ses propres dires qu'il lui a été possible de réussir.



M. BONAVVENTURE

M. Bonaventure, de la Ferté-Saint-Aubin (Loiret), route de Montsot, nous a écrit :

« Je suis heureux de vous informer que vos excellentes Pilules Pink m'ont fait beaucoup de bien. Depuis le jour où j'en ai commencé l'usage, je peux dire que ma santé a été sans cesse en s'améliorant. Auparavant, j'étais déprimé, anémique, sans appétit et sans forces. Le traitement des Pilules Pink m'a fait retrouver énergie et forces, si bien que je peux me livrer à mes occupations sans fatigue. »

Pour la sûreté d'action des Pilules Pink cette attestation vient à l'appui de nos dires et nous l'ajoutons aux milliers déjà publiées.

« Au point de vue pratique, quel traitement plus facile que celui qui consiste à prendre deux ou trois pilules par jour sans préoccupation aucune de régime ? Au point de vue économique, les Pilules Pink sont d'un prix abordable pour tous, et, comme leur action est très rapide, le traitement n'a pas besoin d'être prolongé et la dépense est réduite. »

Les Pilules Pink sont souveraines contre : anémie, chlorose des jeunes filles, faiblesse générale, maux d'estomac, migraines, irrégularités, troubles nerveux, neurasthénie.

Elles sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris ; 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

Les intellectuels espagnols à Paris

Les délégués de l'Institut espagnol, auxquels se sont joints MM. Rafael Altamira, sénateur et historien, Gil y Morte, professeur à l'Université de Valence, et Vehils, se sont rendus hier matin à l'hôpital de l'Institut, place Saint-Georges. Ils ont été reçus par M. Frédéric Masson, les docteurs Broca, Troisier, Marrange et par le professeur Richet.

Les délégués ont en outre visité l'hôpital espagnol, aménagé dans l'ancien asile San-Fernando, à Neuilly, dont MM. J. de Sard, médecin-chef, et les membres du Conseil d'administration ont fait les honneurs.

Le Président de la République et Mme Poincaré ont reçu ensuite à déjeuner les académiciens espagnols. Ils ont été présentés par le marquis del Muni, ambassadeur d'Espagne. M. Deschanel, président de la Chambre ; M. Briand, président du Conseil ; MM. Ribot, Denys Cochin, Painlevé et leurs collègues du bureau de l'Institut de France assistaient aussi à cette réception.

Le plus beau drame

Tandis que la compagnie était au repos dans un petit bois, à quelques kilomètres à l'arrière des lignes, le soldat Pingruel demanda au capitaine Bernière l'autorisation d'organiser un concert.

Le soldat Pingruel, qui, avant la guerre, exerçait, au théâtre de la Goutte-d'Or, les fonctions de souffleur, s'intitulait volontiers « artiste dramatique », et racontait, sans fausse modestie, pour peu que l'on s'y prêtât, les triomphes qu'il avait obtenus sur « une des plus grandes scènes de Paris »... Ses camarades, tout d'abord sceptiques et disposés à le considérer comme le type intégral du « bourreau de crânes », en étaient arrivés à lui témoigner une certaine considération.

C'est que Pingruel, à force de souffler des drames romantiques ou pseudo-historiques et des mélodramoyants, s'était assimilé la noble tournure, le superbe dédain et la voix dominatrice des héros de ces pièces. Lorsqu'il était de corvée de soupe, il avait, en déposant devant son caporal d'escouade les bouteillons graisseux, une manière de déclamer : « Bon appétit, messieurs... O ministres intègres... » qui vous donnait la chair de poule ! Au fond, il était ravi de ces succès d'estime, et finissait par être de très bonne foi, lorsqu'il disait, avec émotion, les joies pures qu'il devait à son art... Car son rêve d'avant-guerre, son rêve de pauvre homme famélique et grelottant, ce n'était pas de manger à sa faim, une fois dans sa vie; ce n'était pas de se vêtir d'habits confortables : c'était de jouer le drame et de recueillir, pour son propre compte, les applaudissements du peuple...

Donc, lorsque Pingruel eut obtenu du capitaine Bernière la permission de monter un théâtre, il se sentit éperdu d'orgueil. Enfin, il allait donner sa mesure !... Fébrilement, il poussa les préparatifs. Une clairière fit l'office de salle; des planches, posées sur des tonneaux, tinrent lieu de scène; des toiles de tente masquèrent les coulisses; la mousse, qui tapissait le sol, constitua les fauteuils d'orchestre.

La représentation comportait deux parties : des chansonnnettes gaies, d'abord; puis un drame héroïque élucubration ténébreuse de Pingruel lui-même, où se heurtaient, pêle-mêle, des réminiscences des *Mousquetaires* et des adaptations de la *Tour de Nesle*, insérées tant bien que mal dans un cadre d'actualité. Il y était question d'une femme fatale, espionne dangereuse et perverse, qu'on ne voyait pas sur la scène — faute d'actrice — mais qui tenait à la cantonade un rôle infamant, et dont un brave capitaine déjouait les perfidies.

Pingruel, naturellement, s'était attribué le rôle du brave capitaine, et, par une flatterie qu'il jugeait délicate, s'était « fait la tête » de Bernière. Les moustaches noires, le monocle, la canne, la démarche, la voix même, tout y était.

Le jour de la représentation étant venu, l'artiste, derrière la toile de tente qui fermait la coulisse, vêtu d'une capote « fantaisie », prêtée par Bernière lui-même, et ornée de trois galons, se rongeait d'impatience, pendant la première partie du concert. « Pourvu qu'il ne pleuve pas ! », songeait-il avec anxiété. Le ciel resta serein; mais, hélas ! il était écrit que les débuts du comédien seraient quand même troublés.

Durant l'entr'acte, en effet, et tandis que Pingruel, pâle d'émotion, achevait de styliser ses protagonistes, un bicyclette survint, qui remit un pli au capitaine Bernière, assis au premier rang des spectateurs. Celui-ci déchiffra le pli, devint sérieux, se leva et commanda : « Aux armes ! »

C'était l'alerte. On entendait le crépitement des mitrailleuses et l'explosion des grenades. Les Allemands attaquaient notre première ligne. Les nôtres demandaient du renfort.

En quelques minutes, la scène fut renversée, les toiles de tente roulées, les sacs bouclés. Et les hommes, le casque en tête, la musette à grenades pendue à l'épaule, l'arme à la bretelle, et le masque contre les gaz accroché au ceinturon, suivirent silencieusement leurs chefs.

La nuit commençait à tomber, lorsque la compagnie Bernière arriva aux tranchées, et la bataille s'étendait, devenait à la fois plus âpre et plus ample. L'on perdit du monde en traversant les barrages d'artillerie, et l'on vit soudain, au moment où notre contre-attaque se déclenchait, le capitaine Bernière lui-même tomber, frappé mortellement d'une balle au front. Un lieutenant prit le commandement et l'assaut n'en fut point ralenti.

Pingruel, encore tout marri de sa déconvenue, se proposait de se venger sur les Boches, et sa main se crispait à la poignée de son fusil.

EXCELSIOR

Mais soudain la terre trembla, s'entrouvrit, et Pingruel, aveuglé par un immense jet de flamme, étourdi par un fracas énorme, perdit le sentiment. Sa dernière pensée, terrifiante, fut : « La mine !... »

Quant il revint à lui, il se tâta, constata qu'il était sain et sauf, et regarda autour de lui. A quelques mètres s'ouvrait l'entonnoir qui était le tombeau de ses camarades; et, tout alentour, les obus avaient labouré le sol, formant, sous la lueur triste de la lune, un ensemble chaotique et torturé où régnait la mort.

Pourtant, des formes vagues se mouvaient avec précaution; des hommes sortaient de ces trous d'obus, et Pingruel entendait chuchoter :

— Je te dis que c'est lui...

— Et moi, je te dis qu'il a été tué hier soir; je l'ai vu tomber, là-bas...

Il crut rêver quand une des voix prononça, tout près de lui :

— Mon capitaine, nous sommes là quelques-uns qui avons perdu la liaison avec notre compagnie, et qui nous mettons sous vos ordres.

Et tout à coup, il comprit. Dans l'émotion et la confusion du brusque départ, il avait gardé la capote aux trois galons et la moustache noire. Les hommes d'une compagnie voisine, séparés de leur unité, le prenaient pour Bernière.

— C'est un drame bien plus beau que l'autre, murmura-t-il, ébloui.

Puis, se dressant, il fit mine, à la manière de Bernière, d'ajuster un monocle absent, brandit une canne imaginaire, et commanda, du ton de d'Artagnan au siège de La Rochelle :

— En avant, mes amis ! Il faut occuper cet entonnoir !

Il conduisit à l'assaut ces isolés, dont il avait fait un groupe. A la grenade, ils conquirent l'entonnoir, et leur chef improvisé ouvrait la bouche pour les haranguer, dans le style de Napoléon : « Soldats, je suis content de vous... », lorsqu'un obus siffla, s'abattit, éclata...

A la place où le faux Bernière se tenait tout à l'heure, il n'y avait plus qu'un trou, avec un peu de sang au fond.

C'est ainsi que le capitaine Bernière fut tué glo-rieusement deux fois, le même jour que le soldat Pingruel fut simplement porté « disparu »...

Léon Groc.



« La cloche sonnera... »

Pour le Roi de Prusse!

On connaîtra après la guerre ce que fut l'existence de nos malheureux compatriotes dans les pays envahis. Mais, en attendant, grâce à certaines circonstances sur lesquelles il nous faut encore nous taire, le grand romancier populaire Georges Maldaque a pu nous donner dans **POUR LE ROI DE PRUSSE**, le roman que nous commencerons dimanche, des détails passionnantes que les lecteurs d'**EXCELSIOR** ne liront pas sans une profonde émotion.

Retenez dès aujourd'hui, à votre marchand libraire de journaux, le numéro de dimanche d'**EXCELSIOR**, car « **POUR LE ROI DE PRUSSE** » s'annonce comme un très gros succès.

Nouvelles parlementaires

Le débat d'aujourd'hui sur l'utilisation des effectifs.

MM. Henri Galli et Poirier de Narçay déposeront l'ordre du jour suivant comme conclusion au débat sur les visites d'auxiliaires, l'utilisation des effectifs et la révision des sursis d'appel :

« La Chambre, confiante dans le gouvernement pour veiller à ce que nul n'échappe au devoir militaire, l'invite à retirer leurs permis de séjour à tous les insoumis et réfractaires de pays alliés habitant la France, qui refuseraient de rejoindre leurs drapeaux ou de prendre du service en France. »

Le renforcement des cadres.

La commission de l'armée a entendu hier MM. Joseph Thierry et Justin Godart, sous-secrétaires d'Etat de l'Intendance et du service de Santé, sur certaines dispositions des propositions de loi de MM. Noufens et Cecaldi, relatives au versement des officiers d'administration dans les corps combattants.

La circulaire du général en chef sur les permissionnaires

M. Henri Paté a attiré hier l'attention de la commission de l'armée sur la dernière circulaire du général en chef interdisant aux permissionnaires de se rendre à Paris quand ils n'y ont pas de famille. Il a particulièrement exposé les inconvénients de cette circulaire pour les permissionnaires et pour le commerce parisien.

La question des bouilleurs de cru.

Deux demandes d'interpellation ont été déposées hier à la Chambre : 1^e par MM. Bouvier et Théo Brelin, sur l'interprétation du paragraphe 4 de l'article 5 de la loi du 30 juillet 1916 relatif aux bouilleurs de cru, par l'administration des contributions indirectes; 2^e par M. Emile Bender, sur l'allocation familiale en franchise de 10 litres d'alcool refusée à certains exploitants.

La discussion de ces interpellations a été fixée à la suite de celles qui sont déjà inscrites à l'ordre du jour.

Le contrôle parlementaire

La commission du commerce a désigné hier un certain nombre de délégués aux armées qui auront à s'occuper particulièrement de la question des mercantils sur le front et la reconstitution des établissements industriels et commerciaux détruits par l'ennemi.

Ont été désignés : MM. Puech, Marc Réville, Villalau-Duchesnois, Landry, Chaulet, Levasseur, Ribeyre, Demoutin, Durre, Connevot, Serre et Jovelet.

ne billevent de Tapisseries et de Porcelaines

C'est les 30 et 31 octobre que sera dispersée aux enchères l'admirable collection de tapisseries, porcelaines et faïences anciennes du château de Fontaine, près Bar-sur-Aube. Les douze tapisseries, de tout premier ordre, 8 Aubussons (verdures Oudry, *Chasse au Faucon, au Cerf, 3^m80 × 2^m30*); un « Gobelins » (*Bataille d'Arbelle*), d'après Lebrun, 6^m25 × 2^m50), etc.; un nombre considérable de pièces provenant des plus célèbres manufactures de porcelaines et faïences, suffisamment à faire de cette vente l'un des gros événements de la saison. Mais au catalogue figurent encore cinquante tableaux du dix-septième et du dix-huitième siècle, un lot important de meubles l'époque, parmi lesquels une merveille unique, horloge et sa boîte, des commodes, des coffres des places bois sculpté et à biseau, et un nombreux mobilier ancien (Louis XV, Louis XIV). — Trains pour Bar-sur-Aube : Paris, gare de l'Est : 8 heures matin; retour Paris : 9 h. 5 soi.

POUR LE DEUXIÈME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE PARTICIPONS À LA VICTOIRE

Le succès du *Deuxième Emprunt de la Défense nationale* assurera le succès de nos armes.

Grâce aux souscriptions des patriotes, les munitions seront encore plus abondantes, la vie de nos soldats sera épargnée, la durée de la guerre sera diminuée.

L'argent versé dans les caisses du Trésor est un placement de père de famille et de bon Français.

Les disponibilités du pays sont en pleine sécurité quand elles se transforment en *Rente française* qui donne un revenu garanti de 5 fr. 70 0/0.

Exemples :

Avec un versement de 350 francs en numéraire ou en *Bons de la Défense nationale* échus ou à échoir avant le 29 octobre, vous obtenez une rente annuelle de 20 francs.

Avec un versement de 1.750 francs, vous obtenez une rente annuelle de 100 francs.

Avec un versement de 8.750 francs, vous obtenez une rente annuelle de 500 francs, exonérée d'impôts et garantie contre toute conversion pendant quatorze années.

En échangeant vos Bons sans délai, vous ne perdrez pas un centime d'intérêt.

Qui prête à l'Etat donne aux soldats.

Souscrire à l'Emprunt de la Défense nationale, c'est affirmer aux yeux du monde, la force du crédit de la France.

C'est prendre part à la Victoire.

C'est hâter l'heure de la Paix.

THÉATRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Cette année, la Comédie n'a point composé un programme spécial pour ses *Quinzaines classiques*. Elle y donne des pièces puisées dans le répertoire des représentations ordinaires. Pour son premier spectacle, elle avait affiché *Le Cid* et les *Fourberies de Scapin*; hier, elle offrait à ses abonnés *Le Marquis de Villemer* et *Les Précieuses ridicules*. La Maison s'astreint à un si lourd travail, depuis le début de la guerre, que je n'ose point récriminer; pourtant, en principe, les matinées du jeudi devraient le plus souvent nous présenter des œuvres que nous n'avons pas l'occasion d'applaudir le soir.

Le Marquis de Villemer intéresse fort le public des jeudis. La pièce est mieux jouée maintenant qu'aux premiers jours de la reprise; et d'ailleurs l'apparition de Mme Huguette Duflos projette sur la comédie de George Sand une si vive lumière qu'elle s'en trouve ranimée, égayée, rajeunie. Mais qui diable a taillé, coupé dans le texte du *Marquis de Villemer*? Le dernier acte en devient inintelligible!

L'interprétation des *Précieuses ridicules* est parfaite avec Berr, Croué et Mme Dussane dans Mascarrille, Jodelet et Cathos. Mme A. de Chauveron, en progrès, incarne une Madelon encore trop agitée. A propos des soubrettes de la Maison, que fait-on de Mlle Brett? On ne nous la montre plus dans son emploi! N'aurait-on pu, l'autre dimanche, lui confier Toinette du *Malade imaginaire*? Lehmann joue pour la première fois *Du Croisy*.

Le soir, la *Marche nuptiale*. Un dernier mot à propos de la représentation de mercredi : après *La Course du Flambeau*, Mme Barret a relu les vers de Fernand Gregh. La conclusion du poème c'est que la France tient toujours haut, d'une main ferme, le flambeau de la Liberté qu'elle ne laissera jamais éteindre... Au même moment, le Destin, si cher à Paul Hervieu, répondait : DOUAMONT !

Emile Mas.

« UNE FEMME, SIX HOMMES ET UN SINGE » AU THÉÂTRE MICHEL

La femme unique est Mlle Spinelly. Elle suffit à tout, actrice, compagne et reine, au cours d'une suite d'aventures qui comporte, comme principal épisode, un tête à tête de plus d'un an, dans une île déserte, avec six naufragés. Son septième favori, le seul peut-être, n'est pas le *singe en veste de brocart* qui anime une page des *Fêtes Galantes*. C'est un animal triste, qui souffre de l'exil sur cette scène parisienne et paraît, malgré la chaîne, fort détaché de l'opulent trésor dont parle le poète. Ce frère inférieur de l'homme lui devient si supérieur ici par la tristesse, que, après une brève confrontation philosophique, son amusante maîtresse prend pitié de sa nostalgie en même temps que de notre amour-propre.

MM. Pierre Veber et Yves Mirande, délaissant le métier, ont enchassé dans cette « comédie fantaisiste » un acte aristophanesque sec et hardi, une satire sociale d'une rudesse concise qui nous a rappelé *Ubu roi* et a fait prononcer, après celui de Jarry, le nom de Renan — le Renan du *Prêtre de Nemi* — par un ou deux critiques qui faisaient peut-être violence à l'intention des auteurs.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 27 OCTOBRE 1916

20

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Une idylle rapide

Julie avait à peu près conté toutes ces choses à Horace dès leur seconde entrevue. A la troisième, Flavie, consultée, avait permis au jeune homme d'entrer dans leur logis en sa présence. A la quatrième visite, les jeunes gens avaient formé des projets. Horace avait décidé d'épouser Julie, et Julie était joyeusement consentante. Idylle rapide en vérité, plus rapide que les convenances ne l'eussent exigé.

Tant d'existences avaient été sacrifiées que la vie impérieuse soumettait la génération nouvelle à une impulsion vertigineuse.

Flavie avait fait des objections à Julie. Adrienne, sous le nom de Duclos, était en sûreté. A la section de son quartier elle était désignée comme « ... Jeune artisan vertueuse. Travaille à des broderies aux attributs de la nation. »

En épousant un ci-devant, elle courrait tous les risques.

Flavie ne s'étonnait pas d'une hâte romanesque, elle jugeait la situation au point de vue de la sécurité matérielle de Julie.

Horace, qui entrat dans Paris et en sortait maintenant à volonté, grâce au roulier Peyrolles, se croyait absolument certain de pouvoir y faire rentrer son père. Dans la griserie de son rêve réalisé, il envisageait toutes les réussites.

EXCELSIOR

ATTRACTIOMS == CINEMAS

Aujourd'hui, en matinée, à l'Olympia, nouveau programme : la Troupe Perezoff, le populaire comique Drean, Suzanne Chevallier, Villeprey, the Yento, Ward, Clifton trio, la Magda, Phydoras trio, Lise Berny. Le plus beau spectacle de music-hall. T. 1. j., mat., 1 fr. aux faut. T. 1. s., 20 h. 30, 1, 2 et 3 fr.

AU GAUMONT-PALACE

La divette Jane Marnac va connaître à l'écran un nouveau succès dans un rôle où elle se révèle tour à tour sentimentale et plaisante.

Le grand film *Notre pauvre cœur* compte parmi les meilleures productions artistiques du Gaumont-Palace.

Après une série d'attractions acrobatiques et comiques et de très spirituelles comédies, passera une récente et curieuse vue de guerre : *Sur la Somme, en liaison avec les Tommies*.

Pour la première fois, le public pourra voir et applaudir l'effort commun des vaillants poilus et des courageux Tommies.

Il est prudent de louer ses places à l'avance au bureau spécial, 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Lundi 30 et mardi 31, matinées populaires avec *le Roman d'un mousse*.

OMNIA-PATHE (5, boulevard Montmartre, à côté des Variétés)

Le programme de cette semaine comprend d'abord : *Flora le Modèle*, joli drame tourné en Italie par la gracieuse Napierkowska, dont le succès est toujours si grand ; une scène dramatique, *la Lumière du cœur*. Les actualités nous mènent avec le président de la République dans la Somme, avec Venizelos à Salonique. On verra avec le plus vif intérêt une école française créée à Salonique pour les petits réfugiés. Bien d'autres vues complètent un programme du plus vif intérêt.

VENDREDI 27 OCTOBRE

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Marquis de Priola*. Opéra-Comique. — Samedi, à 8 heures, *Madame Butterfly*. Opéra. — A 8 heures, *Crime et châtiment*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athènée. — A 8 h. 30, *l'Ane de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lyses).

Capucines (Gut. 55-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue ; *le Plumeau ; Pan ! pan ! au rideau !*

Châtellet. — Mercr., sam. et dim., à 8 h.; jeudi et dim., à 2 h., *les Exploits d'une petite Française*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Petite Dactylo*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *le Sphinx, l'Infléchie*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Une femme, six hommes et un singe*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son fils*.

Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Lemoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat., à 2 h. 30. (Centra. 72-21.)

Théâtre des Arts (Wagram 86-08). — A 8 heures, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Eddy). Matin, Jeudi et dim.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure !*

Cluny. — A 8 h. 15, *le Truc de la Boniche*.

Théâtre de la Dauphine (Passy 19-15). — A 8 h. 45, Fursy.

Dom, Bonnau, J. Moy, Gaby Benda, et la Revue.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 10, *François les Bas-Bleus*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

Th. Sarah-Bernhardt. — Sauf lundi et vendredi, à 8 heures, *la Dame aux camélias*.

Théâtre de la Dauphine (156, av. Malakoff). — Aujourd'hui, relâche ; demain, *Zonnestag et Cie*.

Scala. — A 8 h. 10, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kil* (Max Dearly). Location Gutenberg 09-92. Matinées jeudis et dimanches.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 v.

deute, et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Notre pauvre cœur*.

Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Omnia-Pathe. — *Flora le Modèle* (Napierkowska); *la Lumière du cœur*; *Chaussures en tous genres*, etc. Bien d'autres vues complètent un programme du plus vif intérêt.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Crésus*.

Vendredi 27 octobre 1916

Faits divers

PARIS

Drame conjugal. — Depuis quelque temps les époux Niard, demeurant 6, rue Saint-Blaise, vivaient en désaccord.

Hier matin, à la suite d'une discussion, Mme Elisa Niard frappa d'un coup de couteau à la poitrine son mari, Pierre, âgé de quarante-neuf ans.

La meurtrière a été arrêtée tandis qu'on transportait le blessé à l'hôpital Tenon.

Par la fenêtre. — Hier matin, à six heures, une journalière, Marie Draillard, âgée de trente-cinq ans, demeurant 4, impasse Daunay, s'est jetée par la fenêtre de son logement situé au quatrième étage.

Relevée le crâne fracturé, elle a été admise dans un état désespéré à l'hôpital Saint-Antoine.

Asphyxiés par le gaz. — En rentrant chez elle, hier soir, Mme Griffon, demeurant 2, avenue des Deux-Gares, à Viroflay, a trouvé sa mère étendue morte et son frère agonisant. Tous deux avaient été asphyxiés par des émanations de gaz.

Un plancher s'effondre. — Hier matin, à sept heures et demie, à Clichy-la-Garenne, 87, rue Martre, le plancher d'une cuisine du premier étage s'est tout à coup effondré, entraînant dans sa chute Mme Louise Weitzel, âgée de trente-cinq ans, qui, par bonheur, n'a été que légèrement blessée.

DÉPARTEMENTS

Evasion au palais de justice de Blois (*Dépêche particulière*). — Prévenu de port illégal d'uniforme et d'esroqueries, un nommé Edmond Godicheau quitta le cabinet du juge d'instruction pour être reconduit à la prison. Chemin faisant, en traversant un jardin, il réussit à s'évader. On le recherche activement.

SANTÉ FORCE



obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

était devenu amoureux comme un individu de sa sorte peut être amoureux.

Naturellement, voyant à qui il avait affaire, il avait questionné Flavie. La fine mouche devina aussitôt le gredin, qui lui parlait de sa compagne avec un enthousiasme inquiétant.

Deux fois, en l'absence d'Horace et de Flavie, il avait tenté d'adresser la parole à Julie. Celle-ci lui avait répondu qu'elle ne faisait d'ouvrages que pour les femmes et que son amie se chargeait de les livrer, puis elle avait fermé sa fenêtre.

Chante-à-l'heure avait alors tout bonnement conçu le projet d'enlever Julie. Il possédait dans Paris plusieurs repaires et ne reculait pas devant une lâcheté.

Mauchamp, Gueurié et Chante-à-l'heure avaient rendez-vous à des jours fixes dans le Palais-Egalité. Au milieu de la foule, ils passaient inaperçus.

De temps en temps, un honorable négociant venait s'asseoir auprès d'eux, lisant une gazette. Il demandait l'heure, prêtait son papier-nouvelle, ou il offrait une prise. Il ne disait que peu de paroles, saluait et reprenait sa promenade. C'était le citoyen Népomucène Cadouille sous un déguisement plus élégant que celui de pêcheur à la ligne. Et c'était tantôt les muscadins qui lui donnaient des renseignements, tantôt lui qui renseignait les muscadins. Il louvoyait ainsi entre les deux partis, tirant des deux tout ce qu'il pouvait sans risque.

Depuis l'affaire de la diligence de Beauvais, les Chevaliers du Soleil dont Mauchamp, Gueurié, et Chante-à-l'heure n'étaient que les membres les plus actifs — la bande était en réalité bien plus nombreuse et composée d'affiliés qui ne se connaissaient pas entre eux — les Chevaliers du Soleil ne bougeaient pas. La police avait reçu un rapport fait par Philpot, qui avait eu pour mission occulte d'escorter une somme destinée au paiement d'employés du gouvernement. Les voya-

BLOC-NOTES**LA JOURNÉE**

Fête à souhaiter : aujourd'hui vendredi, Saint VINCENT; demain, Saint SIMON.

— A 3 heures, séance à la Chambre des Députés.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Mme Lopez-Munoz, femme de S. Exc. le ministre d'Espagne en Portugal, est en ce moment à Madrid, dans un état de santé des plus inquiétants.

MARIAGES

— On annonce le prochain mariage de M. Adrien-Ch. Eugène de Bismont, médaillé militaire, décoré de la croix de guerre, fils du comte de Bismont et de la comtesse, née d'Oiron, avec Mlle Antoinette-Pauline Froger de Maury, fille de M. Edmond Froger de Maury et de madame, née Servois du Wattelet.

NAISSANCES

— Mme Fernand Séz, femme du commandant au front, a mis au monde une fille : Viviane France.

— Mme André Rostand, femme du capitaine, a donné le jour à un fils : Michel.

DEUILS**Morts pour la France :**

Comte CHARLES WALEWSKI, lieutenant-colonel d'infanterie, âgé de soixante-huit ans. — J. HENCHES, chef d'escadron au 32^e d'artillerie. — CHARLES HOUVENAEGHE, capitaine au 23^e chasseurs alpins. — MOTHZ, capitaine au 110^e d'infanterie. — LUCIEN BOUQUET, capitaine au 3^e régiment de marche. — L'abbé NOIR DE CHAZOURENS, capitaine d'artillerie. — ERNEST LAURENT, sous-lieutenant au 206^e d'infanterie. — M. P. LAPÉROUSE, sous-lieutenant d'artillerie. — MARCEL BENOIT, sous-lieutenant au 72^e d'infanterie. — MELCHIOR MONROE, maréchal des logis au 2^e d'artillerie. — ARTHUR TASSIN DE CHARSONVILLE, sargent au 294^e d'infanterie. — GUY OLIVIER DU TAIGUY, aspirant d'infanterie.

Nous apprenons la mort :

Du comte Maurice de La Fargue, ancien consul de Bulgarie à Paris, décédé à Nevers;

De M. Alphonse Magnes, professeur à l'Imprimerie de la Presse; De Mme Paul Lefèvre, née Lebon, femme du professeur à l'Ecole des sciences politiques, et mère de M. André Lebon, ancien ministre, décédée à quatre-vingt-un ans;

De Mme Vidal, veuve du docteur, inspecteur de l'établissement thermal d'Aix-les-Bains;

De Mme Dumont, mère du commandant de l'état-major de la 2^e armée, décédée à Hazebrouck, à soixante-quinze ans;

De Mme Pouchet, décédée à Bayeux.

La Bourse de Paris
DU 26 OCTOBRE 1916

Le marché est plus calme, les réalisations étant moins nombreuses; mais la tenue générale reste des plus satisfaisantes. Les industrielles russes Toula et Bakou sont parmi les exceptions, la première finissant à 1.580, la seconde à 1.485.

Nos rentes ne subissent aucun changement, le 3 0/0 à 61.60, le 5 0/0 à 90. Au groupe des fonds étrangers, l'Extrême-orient est bien tenue à 97.30; Russes irréguliers; Consolée, 70; 1891, 50.55.

Les sociétés de crédit font très bonne contenance, notamment le Lyonnais, qui passe à 1.210.

Parmi nos grands chemins, le Nord se représente à 1.375, le P.-L.-M. à 1.036. Lignes espagnoles fermes : Nord-Espagne 418, Saragosse à 413.50.

Du côté des cupriferes, le Rio ne se modifie guère à 1.770. En houille, les tendances restent calmes.

COUPS DES CHANGES

Londres, 27.79; Suisse, 110 1/2; Amsterdam, 239 1/2; Pérougrad, 179; New-York, 583 1/2; Italie, 89; Barcelone, 592 1/2.

METALUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chil. disp., 124; cuivre liv. 3 mois, 119 1/2; électrolytique, 144; étain comptant, 181 1/4; étain liv. 3 mois, 182 3/4; plomb anglais, 31 1/2; zinc comptant, 54; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 1/8.

geurs interrogés avaient déclaré que les chauffeurs avaient odieusement brutalisé un vieillard. La police du moment, faite de trois polices, avait renoncé à suivre la trace des bandits. D'autres soucis la tiraient: Babeuf et ses complices lui donnaient de la tabatière, et Philpot, marchand autrement publicain, mettait tout son zèle à amener la ruine de l'égalitaire Gracchus Babeuf.

Quand Chante-à-l'heure proposa l'enlèvement de la dentellière, Mauchamp approuva, Gueurié resta indifférent, Philpot fit la grimace.

Il n'aimait pas Chante-à-l'heure, brutal et dangereux et fort capable de le dénoncer. Julie lui plaisait; il avait de la sympathie pour la jeune fille qui l'avait si bien soigné lors de son pseudo-accident sur la route de Beauvais. Servir Mauchamp, un noble, lui agréait, mais un escarpe comme Chante-à-l'heure lui répugnait.

Les trois complices avaient besoin de lui pour leur entreprise. Il fallait que nulle police ne viennent à se trouver dans leurs environs lorsqu'ils enlèveraient Julie. Forcer une porte, bâillonner la jeune fille et la saisir n'était qu'un jeu : il fallait avoir la sortie libre, et Philpot devait les aider en lancant pour une demi-heure une partie des mouchoirs du Palais-Egalité loin du théâtre de leur vilain exploit.

Philpot promit ses services, bien résolu à faire échouer les desseins de Chante-à-l'heure. Un matin, Flavie trouva un billet glissé sous la fenêtre : « La vertu attache au danger Partez. » Le soir même, Flavie, épouvantée, vit Chante-à-l'heure rôder autour de leur logis...

Le lendemain par hasard, elle se trouvait dans le Palais-Egalité en face du citoyen Népomucène Cadouille.

— De jolies dentelles, citoyenne, lui dit le bon gâteau en feignant de regarder son éventaire. Et vous avez, je crois, un ami charmant. Mais l'air de Paris n'est point bon pour la jeunesse. La

Société anonyme des Acieriers de France

Capital : 200.000 francs
Siège Social : 6, rue d'Antin, à Paris
MM. les Actionnaires conviennent en assemblée générale ordinaire pour Jeudi 23 Novembre 1916, à 3 heures précises, à la Salle de la Société des Ingénieurs civils de France, 49, rue Blanche, à Paris. Les titres au porteur, ou les certificats de dépôt des titres dans un des grands établissements de crédit, devront être déposés, le 13 Novembre, au plus tard, dans les bureaux de la Société, à Paris, Issy-les-Moulineaux et Antibes. Dix titres sont nécessaires pour prendre part à l'assemblée. Les possesseurs de moins de dix titres peuvent se grouper pour assurer ce chiffre et se faire représenter par l'un d'eux.

**Maux de Tête, Névralgies
Grippe, Influenza**

Aspirine
"USINES du RHÔNE"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS..... 1.50
LE GACHET DE 50 CENTIGRAMMES: 0.20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES



Le renement considérable, la sûreté de fonctionnement qu'il donne aux moteurs ont fait adopter le

Carburateur ZÉNITH

sur tous les modèles de véhicules automobiles utilisés aux armées.

Société du Carburateur ZÉNITH

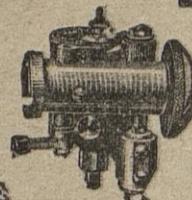
Siège social et Usines: 51, Chemin Feuillet, LYON

Maisons à PARIS: 15, rue du Débarcadère

Usines et Succursales: LYON, PARIS, LONDRES, BRUXELLES, LA HAYE, MILAN, TURIN, DETROIT, GENÈVE, NEW-YORK.

Le siège social de Lyon répond par retour à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial.

Envoyez immédiatement toutes pièces.



Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

**GOUTTES
DES COLONIES****DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérite
PIUSSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES
Vente en ROS 8, R - VI 1000 1/2

DEMANDEZ LA TOURISTE
BANDE MOLLETIERE

SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

s'adaptant aux trois parties de la jambe : cheville, mollet, jarret, ce qui supprime tout glissement sans serrer le mollet.

REFUSEZ LA BANDE CINTRÉE

UNE SEULE COURBE qui glisse toujours, d'où obligation de trop serrer le mollet.

La Touriste, 1^{re} Qualité: Marque Or; 2^{re} Qualité: Marque Rouge.
En vente dans les Grands Magasins et bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.
Gros: La Touriste, Paris.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

La chasse en Sologne

En vue de faciliter les déplacements des chasseurs désireux d'assister, en Sologne, aux battues autorisées, la Compagnie d'Orléans a décidé de faire arrêter, les samedis et veilles de fêtes, le train express partant de Paris-Quai d'Orsay à 19 h. 05 aux trois stations de la Ferté-Saint-Aubin (21 h. 19), La Motte-Bouvier (21 h. 32) et Salbris (21 h. 48).

Cet arrêt subsistera jusqu'au 1^{er} mars 1917.

les conduisait aussi sûrement à leur perte qu'en les laissant sous la menace d'un enlèvement.

Le témoin dont Horace était sûr, c'était Ignace. Le jeune homme l'avait reconnu à sa première visite aux « Enfants de Phœbé ». En dépit de sa confiance dans Peyrolles, il préférait s'adresser à cet ancien soldat, religieux et brave. Il l'avait pris à l'écart :

— Mon ami, je vais vous demander un service. Vous savez qui je suis. Voulez-vous me servir de témoin pour mon mariage?

— C'est un honneur que vous me faites, monsieur, avait répondu Ignace.

— Je vous dirai demain où nous devrons nous rencontrer.

Horace se sentait emporté vers le bonheur. Tout lui souriait. Il ne doutait pas d'avoir dans les douze heures découvert le prêtre qui les bénirait, un prêtre non asservi.

Ce fut Flavie qui s'en chargea, ainsi que de la découverte d'un autre témoin. Elle avait dès le lendemain couru à la recherche du vieux Cadouille et, au moment où celui-ci mettait le pied dehors, sa ligne à la main, pour sa station accueillante au Pont-au-Change, elle l'aborda :

— Citoyen, vous m'avez donné un bon avis, mon amie va se marier.

— Ah! Hyménée! Hyménée... balbutia le gâteau.

— Mais il nous manque un bon prêtre et un témoin...

Népomucène se gratta l'oreille. Puis, en confiance :

— J'ai entendu dire... ehuh... qu'au faubourg Honord, à l'ex-couvent de la Conception... Chut...

— Voilà pour le prêtre; mais le témoin?... Vous avez tant fait pour nous... que j'ai pensé que vous voudriez bien...

(A suivre.)

Les touchantes scènes de la guerre



Au cours d'une prise d'armes dans la cour de l'hôtel des Invalides, le sous-lieutenant Gressier, décoré de la Légion d'honneur, fut amené sur un brancard auprès du général Cousin, qui, lui ayant remis l'insigne des braves, fit place à la famille du glorieux blessé, de laquelle ce dernier reçut, autre récompense, les plus affectueux baisers.

Es
fr
dr

ABONNE
France...
L'étranger...
Ca s'ab...
Les man...

LE